

## Madame Léontine de Caillavet

Portrait par André de Fouquières

in Mon Paris et ses Parisiens

Le Quartier Monceau.

Editions Pierre Horay (1954)



Mme de Caillavet née Léontine Lippmann

« Dans son hôtel du 12, avenue Hoche - aujourd'hui le siège d'une compagnie pétrolière - le salon de Mme Arman de Caillavet fut peut-être, de tous, l'héritier le plus direct des salons d'autrefois et donna l'image la plus représentative d'une certaine vie de société telle qu'on la comprenait au temps des ruelles des Précieuses ou des Cours d'Amour.

Chez Mme Arman de Caillavet un favori - et un seul - capta tous les rayons. Et parler d'elle c'est, il faut bien le dire, parler aussi et surtout d'Anatole France.

Mais la substitution perd ici toute apparence d'usurpation, du fait qu'elle se fit avec la complicité - que dis-je ? - selon la volonté formelle de la victime.

Mme Arman de Caillavet était née Léontine Lippmann. Elle avait accru sa culture première par de nombreuses lectures, connaissait tous les philosophes et professait une grande admiration pour l'œuvre de Spinoza. M. Arman de Caillavet, lui, tenait la rubrique du yachting au Figaro; il affectionnait les croisières à bord de sa *Cymbeline* : il était passionné des choses de la mer comme ce M. Arman qui construisait au XIX<sup>e</sup> siècle des frégates pour l'Empereur de Russie et des canonnières pour notre flotte.

M. Arman de Caillavet fut aussi à l'origine de la vogue du Cayla, cette plage de la côte landaise.

Quand sa femme voyageait, par exemple avec son fils Gaston, il restait avenue Hoche le seul compagnon d'Anatole France et celui-ci écrivait à son amie: «Vous ne pouvez savoir à quel point nous nous entendons... nous ne nous quittons plus... »

Il apparaît donc que la figure de M. de Caillavet n'était pas totalement neutralisée par le rayonnement qu'exerçait sa femme sur tout et sur tous! Mais, loin d'elle, France avouait aussi son désarroi et que la présence de cette amie incomparable était pour son travail une nécessité absolue.

Le couple jouissait d'une belle fortune, ce qui est une condition assez favorable à l'exercice d'un pouvoir qui peut être amené parfois à frôler les risques du mécénat.

Mme de Caillavet apprit à France à voyager et nous n'aurions sans doute pas aujourd'hui *Le Lys Rouge* si elle n'avait emmené l'écrivain en Italie.

Parlant du maître à ses débuts, de mauvaises langues avaient prophétisé: «Ce ne sera jamais un homme de premier plan.» Le dirigeant dans son travail, secouant son indolence native, aménageant au mieux sa vie quotidienne, Mme Arman de Caillavet le hissa à ce premier plan refusé par les augures.

France remerciait en acceptant le rôle d'hôte permanent, en écrivant une comédie de salon, *Au petit bonheur*, pour les enfants et les amis de la maison, en appelant Gaston de Caillavet à collaborer avec lui à la pièce tirée du *Lys Rouge* - œuvre que le jeune dramaturge refusa, par modestie, de signer - et en laissant à Mme de Caillavet le soin d'écrire certains articles ou des nouvelles qu'il retouchait à peine. «En panne» sur les dernières pages de *Jérôme Coignard*, il accepta que celles-ci fussent entièrement de la plume de son

amie. « Ah, si vous vouliez écrire... », lui disait-il avec ce cynisme qu'il sut toujours se faire pardonner en le voilant d'une fausse ingénuité. Mais Mme de Caillavet ne voulait pas écrire. Elle ne voulait pas disperser ses efforts et compromettre ainsi la tâche qu'elle s'était tracée.

Hélas, comme l'Apprenti-Sorcier, elle devait être la victime de son œuvre, et c'est de la créature qu'elle avait forgée qu'elle devait recevoir le coup de grâce. France se lassa-t-il d'être traqué dans ce nonchaloir d'esprit où il se complaisait? Repu de célébrité, ayant recueilli les plus beaux fruits d'une amitié sans égale, il s'éloigna, emportant la gloire, « ce deuil éclatant du bonheur ».

Le deuil fut pour Mme de Caillavet qui ne survécut que peu de temps à cette désertion. Mais le portrait que j'ai tenté ne serait pas absolument fidèle si j'omettais de dire que, ayant modelé la

«statue-France», ceci fut aux dépens d'autres amitiés dont la durée et la fidélité témoignent de la haute estime en laquelle Mme de Caillavet était tenue par tous ceux qui hantèrent le salon de l'avenue Hoche.

On y était farouchement « révisionniste ». Pourtant Charles Maurras déplora toute sa vie que la politique l'eut séparé d'une femme à la mémoire de qui il a rendu un hommage sans restriction. On y avait préparé l'élection à l'Académie de Paul Hervieu, mais un premier échec n'éloigna pas l'auteur de *La Course au Flambeau*. Jules Lemaître encourait les reproches de Mme de Loynes pour fréquenter chez sa rivale en esprit... et Dumas fils ceux de Mme Aubernon. Montesquiou, si cruel pour cette dernière, daigna émousser sa plume pour parler du salon de l'avenue Hoche. Et Proust, envoyant un de ses ouvrages à Mme de Caillavet, ne crut pas pouvoir faire mieux que de recopier, en hommage, cette phrase d'Anatole France: «...Une de ces femmes qui, nourrie dans la douceur du luxe et des arts, donnèrent à la vie, par le sel de leur intelligence, un

goût fin qu'on n'y sentait pas avant elle... »

Dans ce cortège d'amitiés, Mme de Caillavet devait voir trop tôt se creuser des vides que, dans son cœur, rien ne viendrait combler: Hughes Rebell, qui cachait sous sa timidité l'ardeur sombre d'un tempérament auquel nous devons des œuvres trop peu connues maintenant, comme *Les Nuits chaudes du Cap Français*, *Le Magasin d'Auréoles* ou *La Femme qui a connu l'Empereur*; le jeune Coulanghéon, mort à vingt-huit ans, «comme un sage»; enfin le commandant Henri Rivière, le héros de la prise d'Hanoï, dont la correspondance sur la campagne du Tonkin d'où il ne devait pas revenir nous frappe aujourd'hui par sa singulière résonance. »

Portrait d'André de Fouquières

<http://www.apophtegme.com/ROULE/fouquieres.pdf>



Gaston Arman de Caillavet par Nadar



Madame de Caillavet at Anatole France